

Démolitions en série et oubli

Stéphanie Bellemare-Page

Numéro 335, été 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/99002ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bellemare-Page, S. (2022). Compte rendu de [Démolitions en série et oubli]. *Liberté*, (335), 68–68.

Démolitions en série et oubli

Stéphanie Bellemare-Page

Marie-Hélène Voyer
L'habitude des ruines
Le sacre de l'oubli et de la
laideur au Québec
Lux, 2021, 208 p.

Au moment d'entamer la lecture de l'essai *L'habitude des ruines : le sacre de l'oubli et de la laideur au Québec* de Marie-Hélène Voyer, j'entendais à la radio le cri du cœur du maire de Mascouche, Guillaume Tremblay, pour la sauvegarde du manoir seigneurial appartenant à la Ville depuis 2015 et dont il ne reste que la maison du meunier et le moulin, faute de fonds permettant l'entretien des bâtiments. À en croire le politicien, ils en étaient à leur dernier hiver si rien n'était fait. Il affirmait avoir demandé toutes les subventions possibles, en vain. Nul doute que ces « beaux bâtiments » méritent d'être sauvés. Dans le Vieux-Longueuil où j'habite, pas une semaine ne passe sans qu'on assiste, impuissant-es, à la démolition de maisons d'ouvriers jugées trop vieilles pour être rénovées, ou trop laides pour avoir une valeur patrimoniale. Les villes adoptent timidement des moratoires sur les démolitions. Trop peu, trop tard ?

*La province serait
particulièrement friande des
décors en carton-pâte aux
airs d'ailleurs et d'antan.*

C'est un peu la conclusion à laquelle on en vient quand on referme le livre de Voyer. Car, selon l'autrice, le Québec a l'habitude de donner en pâture son patrimoine; il a épousé la « rentabilisation de l'espace » comme s'il n'y avait pas de lendemain et a fait des intérêts privés son tendre époux, offrant en dot la beauté de son territoire dans un élan de « complicité résignée ». L'image prête à sourire, alors que la réalité qu'elle traduit devrait au contraire nous arracher une larme.

À ce patrimoine laissé aux mains de politiciens ignares s'ajoutent des tentatives ratées d'évoquer le passé par un « façadisme » qui se vante de sauver une « rognure de l'ancienne écorce » pour se donner bonne conscience alors qu'on abat le reste de l'arbre sans plus de cérémonie. Voyer passe au crible notre propension à laisser nos bâtiments à l'abandon jusqu'à ce qu'aucune autre solution que la démolition ne soit viable, comme en témoigne le sort réservé aux ponts couverts, aux maisons patrimoniales et à certains monuments oubliés. Alors que notre patrimoine religieux disparaît dans l'oubli, comment expliquer l'émoi collectif devant l'embrasement de Notre-Dame de Paris autrement que par notre sempiternel complexe d'in-

fériorité qui laisse entendre que cette Histoire mérite davantage d'être sauvée ?

Quand on parle de « laideur », parle-t-on de mauvais goût ? De pauvreté ? L'essai de Voyer évoque trop rapidement la question et ratisse large pour déceler les signes de ce sacre qui se confond parfois avec des impératifs commerciaux. On critique la nostalgie de pacotille, faite de souvenirs *made in China* vendus dans le Vieux-Québec, dont le décor accrocheur attire les touristes avides d'une France d'Amérique qui n'a jamais existé. Mais les lieux touristiques du monde entier n'ont-ils pas tous ce même défaut ? Voyer souligne aussi que la province serait particulièrement friande des décors en carton-pâte aux airs d'ailleurs et d'antan : en témoignent ces « seigneuries » des banlieues aux noms ronflants où l'on « mime la noblesse » à coups de *monster houses*. Mais ces tendances immobilières témoignent sans doute davantage de l'individualisme et du culte du confort de la société occidentale auxquels une majorité de la population adhère.

On renoue avec la beauté quand l'autrice mêle agilement ses mots à ceux de Jacques Ferron, d'Arthur Buies et d'Anne Hébert, qui ont tous combattu ce « sacre de l'oubli ». Dans une langue empreinte de sensibilité et imagée, elle rappelle avec tristesse que « les lieux que l'on rase et [...] les gens dont on les évince taisent leurs histoires pour toujours ». On sent que l'essence du propos se trouve là. Non pas dans ce musée des horreurs, mais dans le rappel nécessaire qu'un lieu qui disparaît emporte trop souvent ses histoires avec lui.

Pour toujours ? Peut-être pas. À preuve, cette rivière que l'urbanisation a enterrée au nom de l'idéologie du progrès dans la Basse-Ville de Québec : « Dans une sorte de retour du même, la Lairet, cette rivière enterrée qui ébranle les fondations du présent, agit comme l'encre du temps qui s'impose et revient s'imprimer à la surface de nos consciences dans toute sa force de sape et de hantise. » Le chapitre sur les ponts couverts et les rivières est l'un des plus réussis de l'essai : l'autrice ranime ces lieux effacés et pose la question « Combien de rivières portons-nous en nous-mêmes ? », comme un appel à creuser au fond de soi pour dénicher des souvenirs enfouis.

On devine un mince espoir dans le dernier chapitre, trop court, intitulé « Résister ? ». On aurait souhaité que Voyer y adopte un ton plus affirmatif et qu'elle y consacre plus de mots. Les lieux de mémoire qui subsistent, les « refuges de nos solidarités », nous paraissent si nécessaires qu'on aurait aimé qu'elle les éclaire un peu mieux, ne serait-ce que pour rappeler que notre territoire grouille encore, malgré tout, de mémoires vivantes pleines d'histoires à raconter. Qu'elles soient belles ou laides. 